

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Guy Giguère

Volume 20, numéro 2 (116), mars–avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60048ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Giguère, G. (1978). Poèmes. *Liberté*, 20(2), 39–48.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1978

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Poèmes

Estuaire
Oh ! mon bel estuaire !
Des radeaux
flottent entre tes jambes
ivres de mots
ivres de vie
ivres de vivre

Et je ne vois
plus personne sur les quais ;
les corps boivent de ton eau
à la dérive dans tes mots
à la dérive dans tes flots

L'infini

Pourquoi ai-je perçu l'infini
l'infini
dans ces yeux qui s'offraient ?

Ils me sont venus
comme un regard sur le loin
qui n'en finit plus de naître

Deux goélands bleus volaient vers moi

Première neige

Je regarde par ma fenêtre
et je vois l'hiver

Je sors pieds nus faire quelques traces
Mon corps accumule les frissons
De mes deux mains
Je prends cette poudre blanche
que je frotte à mon visage

Oh ! ma nouvelle peau !
Oh ! ma nouvelle chair !

Mes frissons rient
j'aurais besoin d'une tempête

Eté

Quand le bleu du ciel jaune pèse
la lourdeur du chaud
fait fondre ma peau sur mes os mous

Du printemps à l'automne
j'erre de fontaine
en fontaine

J'ai besoin d'un frisson

Les mains de vagues
ont des doigts de femme
Le salin de leur peau
éveille le goût
leur tendresse achève bien les rochers

Je flâne dans les ports

La liberté y est retenue
par des amarres

Petits bateaux,
vous ressemblez à l'homme

Assis à la porte d'une goélette
je file vers l'aube

Dans le noir,
je sens le vent me faire le visage
et je l'écoute
me parler des odeurs et bruits du loin

Peu à peu,
la lumière me donne des yeux

J'aime bien errer après minuit

Le noir de la nuit
me vole les choses
et je dois les retrouver

Assis sur un rocher
le vent me nomme
et je compte les vagues
embêté, entre un rire et un pleur

Je parie qu'un sourire
est plus vite qu'une larme

J'évite villes et villages
Je les contourne par la grève
Là-bas,
il y a toujours un visage à une fenêtre

On a su que je promène
mon enfance par la main

Ce matin,
nous avons échappé aux tirs ;
je sais qu'on nous recherche

J'allongeai mon corps
Sur le sable d'une plage de Percé

La vague venait mourir
dans mon oreille
Elle me parlait du large

Quand le poète vous dira de le croire,
ne le croyez pas ; à ce moment, il essayait
de vivre à l'opposé de vous

Quand le poète vous dira de ne pas le
croire, croyez-le ; à ce moment, il essayait
de vivre comme vous

Je suis essoufflé

Que puis-je faire
après avoir monté le Cap Tourmente ?

Sur la pointe des pieds,
j'écris ton nom à l'encre de Chine
sur la page blanche de la lune

De Hull à Sept-Iles,
je marche la rive de mon pays

Tout le long,
je lance des pierres plates
qui font des bonds par-dessus les îles
Tout le long,
je détache les amarres
et redonne les bateaux à la vague

La marée a sûrement éteint
mon dernier feu de grève

Les enfants ont fait du soleil
un cerf-volant
Au coin des rues,
les grands parlent de la dernière pluie
Au cimetière,
les squelettes jouent aux cartes
sur le bord des trous
Moi, je marche toujours sur le sable ;
ma cigarette est bonne

Le temps ne vit que dans ma montre

Sur un banc de la Place d'Armes
je me fais l'amour

Les gens errent
dans les rues de ma ville
On cherche la liberté
de vitrine en vitrine

J'allais nu
sans ma peau

Des chiens poursuivaient
ce qu'il me restait de l'homme

J'avance
des traces de pas de sable me suivent
Je me retourne
et je crie des mots dans le temps
L'écho résonne dans ma mémoire

Je descends seul la rue Saint-Jean
Mes pieds d'os
s'usent sur le ciment
On entend passer l'homme
Les fenêtres des rues
ferment leur lumière
et la vie perd de son sens

Ça bougeait dans ma tête
J'ai senti les contractions
de ma mémoire
Mon enfance se mit à crier ;
je la croyais morte

Ses mots me rappelaient des rêves
On a parlé de liberté